

43 feuillets

Bruno Messina

roman

Profession :
intermittent

un endroit où aller
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

BERLIOZ, Actes Sud, 2018.

BRUNO MESSINA

43 feuillets

ROMAN

un endroit où aller
ACTES SUD

Être “intermittent” n’est ni un métier ni même un statut. C’est un régime spécifique créé en 1936, d’abord pour l’industrie du cinéma, qui employait un grand nombre de techniciens et de cadres pour des tournages, sans pouvoir leur garantir un emploi pérenne. Il permet une embauche en contrat à durée déterminée “d’usage”, qui, contrairement au CDD ordinaire, peut être de très courte durée et se renouveler sans limite durant plusieurs années. Entre deux contrats, un intermittent est indemnisé par l’assurance chômage.

Le Monde, 26 février 2014.

À Olivier, dit Chet.

Il y avait des intermittences dans notre état. À certains moments, une sorte de somnolence remplaçait la douleur [...].

HECTOR BERLIOZ,
Les Grotesques de la musique.

Automne, hiver

EN 1961, le Hongrois Georg von Békésy obtient le prix Nobel pour ses travaux sur l'oreille interne. Les mécanismes de l'audition commencent à livrer leurs secrets. La perception se dessine dans la résolution d'une suite d'énigmes, dont le fonctionnement de la cochlée. Juste à côté, le vestibule est fascinant. Il n'est pas cette pièce vide qu'on prétend. Vestibule et cochlée sont des mots étonnants. J'ai lu aussi que mon équilibre en dépend.

Ma femme pense que je m'amuse, elle ne sait qu'en partie mes ennuis. Pourtant je ne monte plus sur un vélo sans être secoué par de violents tremblements. Pris à l'anatomie, marteau, enclume et étrier se bousculent et ont perdu leur sens premier. D'ailleurs je ne dis plus rien désormais que les choses gentilles et les banalités. Je ne veux pas l'embêter avec ça. Avec elle et les autres, je marche droit et me réfère aux lieux communs. Je suis si peu à la maison. Les choses tiennent à un fil, il ne faut pas le casser.

L'oreille est prodigieusement compliquée et difficile à dessiner. Je vois des fils enchevêtrés, un conduit, des canaux, des impasses, des os piqués de petits trous, mités comme une vieille armoire. Je vois des obstacles logiquement nommés caisses, fosses ou rochers comme autant de pièges où tomber et se blesser. Ils sont semés tout au long de chemins dont je retiens parfois les noms : un labyrinthe antérieur, ou cochléaire, et un labyrinthe postérieur. Mais je ne sais pas où ils vont et je ne saurais mieux l'expliquer. J'imagine cependant que c'est en son milieu qu'eut lieu le combat de Thésée.

Sur ces belles pensées, je décide de me lever.

IL EST PRESQUE treize heures, j'ai des douleurs dans le front, des courbatures dans les jambes ou parfois de violentes crampes, le mollet si tendu qu'il en briserait l'os. L'arthrose cervicale me gêne, je peux encore dire oui mais ne sais plus dire non. C'est ainsi que l'abus de nuits blanches se paie.

Je cherche vainement mes chaussons. Le carrelage fait son effet et me réveille, vif et coupant, les glaçons des whiskies de la veille semblant avoir glissé sous mes plantes de pieds. Je bois un grand verre d'eau. La langue est lourde le matin, des tas de saletés s'y forment doucement dans la nuit : fils blancs, petites plaques et taches jaunes, sécrétions diverses et variées et autres expressions de nos mucosités. L'eau me lave la langue et libère la voix. Je dis quelques mots au hasard, pour entendre, pour voir.

J'entreprends doucement quelques rotations de la tête : de droite à gauche par le haut, Nation-Dauphine par Barbès, de gauche à droite par le bas, Étoile-Nation par Denfert-Rochereau. C'est raide, ça tire, je recommence et vice-versa, deux ou trois fois. Je me dis que je suis pressé, que c'est bien, que c'est normal, que tout le monde est pressé et ne s'en porte pas plus mal.

Résolu, je m'accorde le temps d'un salut au soleil : les mains jointes, les bras se tendent vers le ciel, je respire, je pousse, je tire, je me déploie, je tends à, j'aspire à, je prends la mesure de mes dons, je suis debout je sens je vois je vis, je suis droit comme un i, comme un mât, gonflé comme une voile avant de relâcher, et puis descendre, en expirant, en tirant bien le dos, doucement, voilà, c'est ça... Bien plat le dos ! Je me gronde un peu pour m'encourager. Je suis en angle droit, 90 degrés. Et je descends encore, pliable en mon milieu, je souffle et je m'incline, il ne faut pas forcer à 45 degrés... Voilà, c'est bon... Je m'enfonce plus bas. Les doigts caressant les orteils je sens que j'y arrive. Je m'étiole, je me vide, j'y suis : fusion entre le cœur et les jambes, la tête et les pieds, le zéro parfait.

Ma tête en bas le silence se fait. Déplacement des cristaux de l'oreille, glissement de sable, filet d'eau

dans les herbes, léger vent sur les blés, derniers grillons, éloignement d'un bousier, effacement des sens et des sons, absence totale d'éléments, anéantissement du ça et du moi, je romps.

Déplié, je cherche un miroir à présent. Je me regarde longuement sans la moindre pensée ni la moindre expression. J'ai un peu ce regard idiot qu'ont les vaches. Et puis je me secoue, je me défends, refusant la passivité ou la résignation je m'invente un instant un destin fait de sang, de sexe, de sable et d'or : matador !

Je comprends l'absurdité du projet, la difficulté de nos vies, l'impossibilité de nos choix. Je me masse les cernes et le coin des yeux, je compte mes cheveux, me donne quarante ans, à peu près, je souris : aux oreilles et à la queue mes soucis sont réduits.

IL EST TARD. Je ne peux plus perdre de temps et je réunis précipitamment les objets imposés : montre, clés, portefeuille, monnaie, téléphone portable qu'il me faut encore recharger. J'en profite pour jeter un œil à mes papiers d'identité : ils me donnent quarante ans. Tout va bien, on ne pouvait me donner moins. Je range les documents en tâchant de me concentrer. J'ai mal au crâne mais c'est sans lien.

Je me déplace beaucoup et régulièrement. Mes amis et moi sommes de la grande famille des intermittents du spectacle : ménétriers à l'origine de la musique occidentale mais aussi marchands ambulants, baladins, techniciens du son ou de la lumière, monstres, bouffons, échassiers, illusionnistes, circassiens, conteurs, sorciers et magiciens, en marge de la société, toujours en mouvement. Nos migrations dépendent de nos engagements.

Sans papiers on ne va pas loin, on ne nous voit plus, on n'est rien. Comme je n'aime pas les garder sur moi, je les glisse dans une partition, ou sous le velours qui revêt l'intérieur des étuis de mes instruments – comme on le fait d'un mot d'amour que l'on retrouvera un jour, longtemps après – ou dans la doublure d'une veste de scène, quoi qu'il en soit dans un endroit si bien caché qu'on n'y revient jamais. C'est idiot, d'autant plus que je vais voyager. Je m'épuise ensuite à les retrouver.

Pour aller vite je jette un cachet d'aspirine dans un bol de lait. Comme la neige le lait rend les choses feutrées : peu de bruit, peu de bulles visibles, et la mousse blanche en surface. On est à peine à la Toussaint mais je sens Noël arriver. Silence, choses blanches et flocons, c'est aussi parfois ce que j'entends.

Il paraît que c'est rare à mon âge de boire tant de lait. Dans son indispensable inutilité Yahoo m'a dit qu'un pauvre gars a été malade trente ans avant qu'un médecin découvre son allergie au lait. Trente ans sans se poser la question. Trente ans à se tordre le ventre. Trente ans à entretenir consciencieusement son mal-être. Certains sont fascinants dans leur acharnement à s'abîmer.